

Michel

# ONFRAY

# COSMOS



Vers une sagesse  
sans morale

Flammarion

Michel

# ONFRAY

# COSMOS

Qu'est-ce qui réunit la mort d'un père sous un ciel sans étoiles, un jardin d'enfance, l'enfouissement d'un spéléologue, les fragrances d'un champagne de 1921, le hérisson des tziganes, la coquille d'un mollusque, l'anguille des Sargasses, un ver parasite, le vin biodynamique, la poésie des peuples sans écriture, un masque africain, des haricots sauteurs, des acacias qui communiquent, un philosophe zoophile, des végétariens exploiteurs de poules, des porcs en batterie, des toréadors habillés en femmes, un curé athée, un matérialiste mort d'une indigestion de pâté de faisan, une peinture pariétale, un alignement de pierres, une fête du soleil indienne, une église catholique, les anges et les comètes, les trous noirs, un haïku, une toile d'Arcimboldo, le Land Art, la musique répétitive, entre autres fragments d'une *Brève encyclopédie du monde* ? Le cosmos.

Cet ouvrage, dont Michel Onfray écrit qu'il est «son premier livre», propose une philosophie personnelle de la nature. Contempler le monde, comprendre ses mystères et les leçons qu'il nous livre, ressaisir les intuitions fondatrices du temps, de la vie, de la nature, telle est l'ambition de *Cosmos*, qui renoue avec l'idéal païen d'une sagesse humaine en harmonie avec le monde.

*Michel Onfray a construit son œuvre autour des thèmes de l'hédonisme, de l'athéisme et de la construction de soi. Il a publié plus de quatre-vingts livres, dont plusieurs grands succès, traduits dans de nombreuses langues. Il a également créé l'Université populaire de Caen et l'Université du goût à Argentan, transférée à Chambois, son village natal.*

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](https://www.numilog.com)

---

# COSMOS

Une ontologie matérialiste

DU MÊME AUTEUR

- Le Ventre des philosophes, Critique de la raison diététique*, Grasset, 1989 ; LGF, 2009.
- Cynisme, Portrait du philosophe en chien*, Grasset, 1990 ; LGF, 2007.
- L'Art de jouir, Pour un matérialisme hédoniste*, Grasset, 1991, LGF, 2007.
- L'Œil nomade, La peinture de Jacques Pasquier*, Folle Avoine, 1993.
- La Sculpture de soi, La morale esthétique*, Grasset, 1993 (Prix Médicis de l'essai) ; LGF, 2003.
- La Raison gourmande, Philosophie du goût*, Grasset 1995 ; LGF, 2008.
- Métaphysique des ruines, La peinture de Monsu Desiderio*, Mollat, 1995 ; LGF, 2010.
- Les Formes du temps, Théorie du sauternes*, Mollat, 1996 ; LGF, 2009.
- Politique du rebelle, Traité de résistance et d'insoumission*, Grasset, 1997 ; LGF, 2008.
- Hommage à Bachelard*, Éd. du Regard, 1998.
- Ars Moriendi, Cent petits tableaux sure les avantages et les inconvénients de la mort*, Folle Avoine, 1998.
- À côté du désir d'éternité, Fragments d'Égypte*, Mollat, 1998 ; LGF, 2006.
- Théorie du corps amoureux, Pour une érotique solaire*, Grasset, 2000 ; LGF, 2007.
- Prêter n'est pas voler*, Mille et une nuits, 2000.
- Antimanuel de philosophie, Leçons socratiques et alternatives*, Bréal, 2001.
- Esthétique du pôle Nord, Stèles hyperboréennes*, Grasset, 2002 ; LGF, 2005.
- Physiologie de Georges Palante, Pour un nietzschéisme de gauche*, Grasset, 2002, LGF, 2005.
- L'Invention du plaisir, Fragments cyrénaiques*, LGF, 2002.
- Célébration du génie colérique, Tombeau de Pierre Bourdieu*, Galilée, 2002.
- Les Icônes païennes, Variations sur Ernest Pignon-Ernest*, Galilée, 2003.
- Archéologie du présent, Manifeste pour une esthétique cynique*, Grasset-Adam Biro, 2003.
- Fééries anatomiques, Généalogie du corps faustien*, Grasset, 2003 ; LGF, 2009.
- Épiphanies de la séparation, La peinture de Gilles Aillaud*, Galilée, 2004.
- La Communauté philosophique, Manifeste pour l'université populaire*, Galilée, 2004.
- Oxymoriques, Les Photographies de Bettina Rheims*, Jannink, 2005.
- Traité d'athéologie, Physique de la métaphysique*, Grasset, 2005 ; LGF, 2009.

(suite en fin d'ouvrage)

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](https://www.numilog.com)

Michel Onfray

COSMOS

Une ontologie matérialiste

Flammarion

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](https://www.numilog.com)

© Michel Onfray et Flammarion, 2015.  
ISBN : 978-2-0813-6033-4

*Cosmos* est le premier tome d'une trilogie intitulée *Brève encyclopédie du monde*. Il présente une philosophie de la nature. Le deuxième tome s'intitulera *Décadence* et proposera une *philosophie de l'histoire*.

Le troisième aura pour titre *Sagesse* et prendra la forme d'une *philosophie pratique*.

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](https://www.numilog.com)

Aller par-delà « moi-même » et « toi-même »,  
éprouver d'une manière cosmique.

NIETZSCHE, *Fragments posthumes*, O.C. V 11 (7).

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](https://www.numilog.com)

## Préface

### LA MORT LE COSMOS NOUS RÉUNIRA

Mon père est mort dans mes bras, vingt minutes après le début de la nuit de l'Avent, debout, comme un chêne foudroyé qui, frappé par le destin, l'aurait accepté, mais tout en refusant de tomber. Je l'ai pris dans mes bras, déraciné de la terre qu'il avait soudainement quittée, porté comme Énée porta son père en quittant Troie. Ensuite, je l'ai assis le long d'un mur, puis, quand il fut clair qu'il ne reviendrait pas, je l'ai allongé de toute sa longueur sur le sol, comme pour l'aliter dans le néant qu'il semble avoir rejoint sans s'en apercevoir.

En quelques secondes j'avais perdu mon père. Ce que j'avais si souvent craincé était arrivé, en ma présence. Je ne suis jamais parti donner des conférences en Australie ou en Inde, au Japon ou aux États-Unis, en Amérique du Sud ou en Afrique noire sans penser au fait qu'il aurait pu mourir pendant mon absence. Je songeais alors avec effroi qu'il m'aurait fallu faire un long retour en avion vers lui en le sachant mort. Or, il mourrait, là, avec moi, dans mes bras, seul à seul. Il profitait de ma présence pour quitter le monde en me le laissant.

Longtemps vieux garçon, mon père le fut tardivement, à l'âge de trente-huit ans. Quand j'avais dix ans, il en avait donc quarante-huit, cinquante-huit quand j'en avais vingt, autant dire, dans le regard des enfants et des adolescents de mon âge, un vieux monsieur qu'en pension mes congénères prenaient parfois pour mon grand-père. Souscrire à ce regard des autres qui en faisaient

## COSMOS

mon grand-père et non mon père, c'était le trahir ; n'y pas souscrire, c'était être un *fils de vieux* – comme le disent les enfants qui évoluent dans la cruauté tel un piranha dans l'eau. Avoir un père âgé oblige, jeune, à faire face à la méchanceté de ses semblables ; plus tard, on comprend que ce fut une chance, un cadeau. On découvre alors qu'on a un père sage, posé, calme, serein, débarrassé des afféteries des jeunes années, ayant assez vécu pour n'être plus dupe des miroirs aux alouettes clignotant partout dans la société.

Je suis devenu le fils de mon père quand j'ai compris qu'il vivait sa vie sans se soucier de correspondre aux modes qui voulaient alors des pères modernes, des pères habillés avec les mêmes vêtements que ceux de leurs enfants (shorts ou baskets, chemises bariolées ou tenues de sport), des pères parlant la même langue relâchée qu'eux, des pères copains, complices et rigolards, des pères potes, des pères avachis, des pères enfants ou adolescents, des pères pas finis... Ma chance fut d'avoir eu un père comme ils existaient avant qu'ils ne deviennent les enfants de leurs enfants.

Mon père avait des vêtements de travail et des vêtements du dimanche. La mode ne faisait rien à l'affaire : le bleu de travail, le lustré et l'odeur de la moleskine qui délavait avec le temps, la casquette, le pantalon, la veste en harmonie de couleur avec ses yeux. La panoplie du dimanche était simple et modeste : pantalon, veste, chaussures, pull à col en V, cravate. La semaine, pour le travail, une montre à gousset ; le dimanche, une montre-bracelet. Pour « le tous les jours », les odeurs de la ferme qu'il portait avec lui, parfums heureux les temps de moisson, moins les jours d'épandage. Le dimanche, le *sent-bon*, une eau de Cologne simple frictionnée après rasage dans l'évier de la cuisine – nous n'avions pas de salle de bains.

Sans le savoir, il m'apprenait ainsi, non par des leçons ostentatoires, mais par l'exemple, que le temps dans lequel il vivait était celui de Virgile : le temps du travail et le temps du repos. Insensible aux temps de la mode, temps modernes et temps pressés, temps de l'urgence et temps de la précipitation, temps de la vitesse et temps de l'impatience, tous temps des choses

## PRÉFACE

mal faites, mon père vivait un temps contemporain des *Bucoliques*, temps des travaux des champs et des abeilles, temps des saisons et des animaux, temps des semaines et des récoltes, temps de la naissance et temps de la mort, temps des enfants bien présents et temps des ancêtres disparus.

Rien n'aurait pu le faire déroger de ce rapport au temps dans lequel les anciens tenaient une place prépondérante, plus que certains vivants même. Il n'avait pas le culte de ses parents ou grands-parents de façon fétichiste et larmoyante, mais, parlant de son père, quand il lui arrivait de dire *le père Onfray*, on sentait qu'il rapportait d'antan une parole autorisée, une parole lourde et forte, puissante, une parole contemporaine de l'époque où les mots avaient un sens, les paroles données valeur de serment et les choses dites force de loi. Mon père qui parlait peu quand j'étais enfant m'a appris ce que parler veut dire.

Il avait avec la vie un rapport direct, païen et chrétien à la fois. Chrétien, parce qu'il avait été élevé dans la foi catholique, qu'il avait servi la messe dans l'église où ses parents se sont mariés, où il a été baptisé, où il s'est marié, où il a enterré son père puis sa mère, où mon frère et moi-même avons été baptisés, où lui et moi, comme lui et son frère, avons fait notre communion, où il a enterré son frère, où il est allé aux mariages et aux inhumations des amis, de la famille, des voisins, où il a été lui aussi enterré et où je ne le serai pas, hélas, car il y a des limites à l'œcuménisme. Quand j'apprenais le catéchisme et qu'il nous fallait, concession de l'époque, faire des dessins des scènes de l'histoire sainte avec des crayons de couleur, c'est lui qui me racontait les Rois Mages et l'étoile filante qui les conduisait, la Nativité dans l'étable avec le bœuf et l'âne, la Fuite en Égypte, le Massacre des Innocents, la pêche miraculeuse dans le lac de Tibériade, les apôtres et la trahison de Judas, le dernier repas et le coq qui devait chanter trois fois, le Romain qui plante sa lance dans le flanc du Christ, etc.

Mais il n'allait pas à la messe le dimanche, il ne se confessait pas (il n'aurait eu aucun péché à avouer), je ne l'ai jamais vu communier. J'ai le vague et très lointain souvenir de messe de minuit, mais peu et pas longtemps. En revanche, il ne manquait

## COSMOS

jamais aucune messe des Rameaux. J'aime que cette cérémonie chrétienne aux origines païennes ait été la sienne. On sait que, prologue à la Passion, Jésus revenant à Jérusalem est fêté par une foule nombreuse qui l'accueille avec ferveur et force branches de palmier – qui sont devenues le symbole de la victoire du Christ sur la mort. Lors de la fuite en Égypte, l'enfant Jésus est nourri de dattes cueillies dans un palmier par la Sainte Famille. Le palmier comme signe d'accueil et de bienvenue renvoie à une cérémonie païenne qui célébrait le renouveau de la végétation et facilitait sa fécondité. La fête chrétienne des Rameaux recouvre la fête païenne de la promesse de prospérité. Mon père revenait avec un bouquet de buis bénit. Loin des pays méditerranéens, le buis a remplacé la feuille de palmier : parce qu'il reste vert l'hiver, il symbolise la promesse d'immortalité. Il détachait un ou deux brins qu'il plaçait entre le bois du crucifix et la figuration du corps du Christ. Un autre brin allait dans la 2 CV, à côté d'un médaillon de saint Christophe.

Bigot, béat, croyant, pratiquant, mon père ne le fut jamais. Ce qu'il aimait, du moins je crois, dans le catholicisme, c'est qu'il était *la religion de son Roi et de sa nourrice*, pour citer Descartes, bien que mon père n'ait eu ni roi ni nourrice. La religion chrétienne était pour lui ce qui liait les hommes – et mon père ne fit jamais rien dans sa vie qui puisse les délier. Elle était promesse de paix, de pardon, de bienveillance, d'amour du prochain, d'indulgence, de bonté, de douceur, de clémence, toutes vertus pratiquées par lui qui ignorait leurs contraires.

Mon père était chrétien selon Jésus, l'homme des petits et des humbles, et non selon Paul, l'homme du glaive et du Vatican. À rebours, ma mère aimait les papes, elle avait confectionné un cadre avec le portrait de Jean XXIII qui trônait sur un meuble. Mon père n'en avait aucun souci. Il pratiquait les vertus évangéliques, insoucieux de l'Église. Les dernières années de sa vie, il n'allait plus à la messe des Rameaux, ni non plus déposer du buis sur les tombes aimées – son âme matérielle sentait probablement qu'elle s'y déferait bientôt pour toujours.

## PRÉFACE

Le paganisme était patent chez lui dans son rapport à la nature qui était celui d'un sismographe. Il connaissait nombre des dictoms issus d'une sagesse populaire empirique millénaire. Rien de ce qui constitue l'alphabet de la nature ne lui était étranger : la couleur de la lune, la clarté du halo qui l'entoure, le parfum d'ozone avant l'orage, la distance de la foudre calculée à partir du bruit du tonnerre, la hauteur du vol des hirondelles annonciatrice de l'orage, leur rassemblement sur les fils électriques avant le départ migratoire, la sortie des premières fleurs, l'arrivée du printemps, le cycle des lunaisons, la différence entre lune croissante et lune décroissante, lune montante et lune descendante, les promesses de chaque nuage, la neige accumulée sur un talus qui attend la neige, l'orientation de la mousse sur les arbres, l'heure du chant du coq, et les étoiles.

Je me souviens d'une soirée où il me fit sortir sur le pas de la porte pour me raconter le ciel : grande ourse, petite ourse, grand chariot, petit chariot, ici une casserole, là un renard qui emporte une oie dans sa gueule, à tel endroit, un poisson volant, à tel autre, une colombe. Et puis il m'a appris le temps et la durée, l'éternité et l'infini, en m'expliquant que certaines étoiles, très lointaines, avaient envoyé leur lumière il y a des milliards d'années et qu'elle nous parvenait seulement maintenant alors qu'elles étaient probablement mortes depuis des millions d'années.

Découvrir ainsi l'immensité du temps et la petitesse de nos vies, c'est apprendre le sublime, le découvrir, y tendre et vouloir y prendre place. Simplement, mon père m'offrait ainsi un exercice spirituel de première qualité pour trouver ma juste place dans le cosmos, le monde, la nature, et donc aussi parmi les hommes. *Monter au ciel*, selon l'expression consacrée par le catéchisme, pouvait donc aussi s'entendre de façon païenne, immuable, pour le dire dans un mot qui convient parfaitement : philosophique. Le ciel étoilé offre une leçon de sagesse à qui sait le regarder : s'y perdre, c'est se trouver.

L'étoile polaire jouait un rôle important dans cette leçon de sagesse. Mon père, qui ne faisait jamais d'autre leçon de

## COSMOS

morale qu'en vivant moralement, m'apprit que cette étoile est la première levée, la dernière couchée, qu'elle indique infailliblement le nord, quelles que soient les circonstances et que, quand on est perdu, il suffit de la regarder, car elle nous sauve en nous montrant le cap à tenir. Leçon d'astronomie, certes, mais aussi leçon de philosophie, mieux même : leçon de sagesse. Savoir qu'il nous faut un point de repère existentiel pour pouvoir mener une vie digne de ce nom, voilà qui donnait à l'enfant que j'étais une colonne vertébrale pour enrouler son être.

Nous avions, lui et moi, une histoire avec l'étoile polaire. Quand j'avais huit ou neuf ans, dans un champ où je l'aidais à planter les pommes de terre, il creusait des trous réguliers avec sa houe, je mettais une patate dedans, parfois à côté aussi. Lui, plié en deux, les jambes droites, avançait régulièrement, comme une machine bien réglée, bien huilée ; moi, je traînais tant bien que mal mon panier qui raclait la terre. Il se taisait ; je parlais tout le temps, il me le reprochait parfois, gentiment. Les alouettes chantaient au-dessus de nous, elles se laissaient parfois tomber lourdement du ciel une fois époumonées.

Un avion laissait une trace dans l'azur ; je lui demandais où il irait s'il disposait un jour d'un billet d'avion gratuit. Question saugrenue à l'époque où l'argent manquait à la maison pour les choses les plus élémentaires et où, fils d'ouvrier agricole et de femme de ménage, il y avait peu de probabilités sociologiques pour que je puisse un jour donner corps à ce désir – à défaut de donner un désir à ce corps de mon père qui n'en manifestait jamais aucun. Il n'avait rien, donc il possédait tout. Dès lors pourquoi donc convoiter autre chose ? Les cadeaux de fête des pères butaient sur cette ascèse : un livre ? Il ne lisait pas. Un disque ? Il n'écoulait pas de musique. Une écharpe ? Il n'en portait jamais. Une cravate ? Il en avait déjà une. Une bouteille de vin ou de champagne ? Il ne buvait pas. Des cigares ? Il roulait alors ses cigarettes, seule frivolité affichée avec des Gitanes papier maïs le dimanche et un cigarillo les jours de fête. Pas d'argent pour le restaurant, le cinéma, le théâtre,

## PRÉFACE

jamais de vacances, quand il en prenait, c'était pour aller travailler dans une autre ferme.

Mon père n'a pas éludé ma question, il y a même répondu : « Au pôle Nord. » Je ne me souviens plus de ma réaction. Probablement l'étonnement et certainement un « pourquoi ? » auquel il n'aura pas répondu – je m'en serais souvenu. Des années plus tard, en 1981, il venait d'avoir soixante ans et le médecin avait diagnostiqué une angine de poitrine, puis prescrit un double pontage coronarien, dans la chambre d'hôpital où, encore et toujours, j'avais vingt-deux ans, j'ignorais le savant art de se taire, je lui parlais. Je lui rappelais cette question ; je lui demandais s'il se souvenait de sa réponse ; il réitéra : « Oui, sûrement : le pôle Nord... » J'ai bien sûr demandé pourquoi – et obtenu une réponse du genre : « Je ne sais pas... Comme ça... »

Vingt ans plus tard, heureux que mon père ait atteint cet âge, je lui ai proposé un voyage au pôle Nord pour ses quatre-vingts ans. Se rapprocher de notre étoile polaire. Lui qui n'avait jamais quitté son village, jamais pris d'avion, lui qui ne s'était jamais éloigné de ma mère plus d'une journée, il accepta. Nous y sommes allés. Nous avons vu le pôle Nord, des ours blancs, des icebergs, des Inuits, des géologies lunaires, des eaux de toutes les couleurs possibles, de turquoise à outremer, de gris à noir, de vert à violet, nous avons mangé du phoque cru, taché nos bouches de sang frais, dévoré du foie cru lui aussi, coupé l'œil en deux de l'animal échoué pour en gober le cristallin, mangé du saumon fumé, séché, pendu dehors, mâché de la peau d'orque, nous avons souri maintes fois à des Inuits édentés autour d'un feu de bois, nous avons vu le souffle d'un cétacé à la surface de l'eau, mais pas la baleine, des oiseaux nous ont frôlé lors de leurs longs vols planés, ils ont crié au-dessus de nos têtes. J'ai raconté cette histoire dans un petit livre, *Esthétique du pôle Nord*.

Déçu de prime abord, mon père ne vit pas ce que peut-être il avait espéré : les igloos de glace ont laissé place à des maisons en bois toutes couronnées d'antennes paraboliques ; les kayaks et leurs pagayeurs ont été remplacés par des bateaux à moteur ;

## COSMOS

les chiens de traîneau par de gros 4 x 4 et à des quads pétardants ; le réchauffement de la planète cet été-là avait fait fondre la glace et découvert la terre poussiéreuse tourbillonnante dans les incessantes allées et venues des véhicules à moteur ; aux Inuits mythologiques se sont substitués des Inuits gavés de sucre, obèses, édentés, buveurs de Coca, fumeurs, quêtant le haschich apporté dans les bagages par les visiteurs – ça n'est pas ma substance, j'avais juste apporté une bouteille d'Yquem pour fêter l'anniversaire ; les chamanes familiers de l'esprit des animaux, des pierres et des morts n'existent plus, remplacés par des évangélistes mangeurs d'hostie.

Le Nord avait perdu le nord. J'en venais à regretter d'avoir organisé ce voyage et, regardant un iceberg au loin, en haut d'une petite butte, face à la mer bleue presque noire, je me rappelais cette phrase de Schopenhauer : « Le désir ne tient jamais ses promesses. » Mon père avait fini par m'apporter une réponse à ma question : *Pourquoi* ? Quand il était jeune homme, dans sa chambre d'ouvrier agricole partagée avec les animaux et dans laquelle, l'hiver, l'eau gelait dans la bassine, il avait lu Paul-Émile Victor. J'imagine en effet, pour mon père dont le nom scandinave témoigne de dix siècles de présence en terre normande avec des Vikings dans l'arbre généalogique, l'exotisme que c'était cette terre hyperboréenne, source des sources, généalogie des généalogies.

Mais si mon père fut un temps déçu de ne pas voir ce qu'il venait voir, il a vu ce qu'il n'avait pas prévu de voir : un jour où le mauvais temps et la présence d'un ours nous empêchaient de sortir de notre cabane, l'Inuit qui nous servait de guide, Atata (Papa en inuktitut), s'était mis à nous raconter la mythologie de son peuple. Dans un sac de peau de phoque, il a plongé une cordelette faite avec les nerfs de l'animal pour chercher à lier au hasard les os du mammifère qu'il sortait avant de les poser sur la table et de raconter des histoires. Il mélangeait des mythes et les anecdotes concernant sa vie, son village. Il parlait dans sa langue, deux des marins qui travaillaient avec lui traduisaient en anglais, nous traduisions en français.

## PRÉFACE

Atata, qui avait un visage buriné par le froid et la lumière, lisse, plat, seulement fendu horizontalement par ses yeux, Atata l'ancien, le vieux du village, Atata qui était mi-chamane mi-pasteur, Atata qui était le patron de ses deux marins, Atata prononça quelques mots tremblés, s'arrêta de parler, eut un sanglot dans la voix, fit silence, un silence qui dura une éternité, puis frappa la table de son poing, avant d'essuyer ses larmes. Le rude personnage, septuagénaire, qui avait eu pour mon père, plus âgé que lui, tous les égards dus aux anciens et qui, un soir, sur une île, au milieu des pierres, près d'un feu de bois, lui apporta, venue de nulle part, une chaise pour que mon père s'y assoie, Atata, donc, tétanisa l'assemblée. Les passeurs de l'inuktitut à l'anglais s'étaient tus. Un long silence de mort envahit la petite bicoque en bois que l'ours aurait pu démonter d'un seul coup de patte.

L'Inuit édenté donna l'explication : l'ancien rapportait une histoire terrible. Au moment de la guerre froide, lorsque les États-Unis et l'URSS envisageaient une guerre nucléaire, le pôle Nord était une zone stratégique. Une base au Groenland avait d'ailleurs permis aux Américains d'avancer leurs pièces – un bombardier muni de ses bombes atomiques y a même raté une manœuvre d'atterrissement avant de couler sous la glace, emportant avec lui ses armes de mort.

À cette époque, les Américains ont déporté les peuplades inuits afin d'occuper la région plus au nord : les familles, les femmes et les enfants, les anciens, leurs maigres outils de chasse et de pêche, leurs kayaks, leurs chiens et leurs traîneaux. C'était compter sans le fait que, plus haut vers le pôle, la glace est plus épaisse, impossible à percer pour la pêche, donc. Les Inuits sont repartis vers le sud pour ne pas mourir de faim et mourir tout court, puisque le phoque leur donne tout : de quoi se nourrir, se loger (les intestins servent de vitres pare-vent), s'habiller (la peau des bêtes est cousue avec leurs nerfs), se déplacer (la peau de l'animal enveloppe le kayak).

Quand les Américains ont constaté ce trajet des Inuits en sens inverse, ils ont recommencé leur déportation vers le nord. À nouveau les familles, les femmes et les enfants, les anciens,

## COSMOS

à nouveau les maigres outils de chasse et de pêche, à nouveau les kayaks, les chiens et les traîneaux. Mais pour empêcher que ce peuple ne revienne sur ses lieux de chasse et de pêche plus au sud, l'armée américaine a tué les chiens et les a empalés. C'est en rapportant le meurtre de ses chiens qu'un demi-siècle plus tard Atata pleurait.

Mon père qui ne vit pas ce qu'il venait voir a vu ce qu'il ne venait pas voir : le récit de la fin d'un peuple, d'une civilisation, d'un monde. Atata était à la mer et aux chiens ce que mon père était à la terre et aux chevaux. Ces hommes n'ont jamais été séparés de la nature, ils savaient qu'ils en étaient des fragments et leur sagesse tout entière procédait de cette évidence. Atata pleurait ses chiens empalés comme j'ai le souvenir d'avoir vu un jour mon père ému jusqu'aux larmes me rapporter comment un cheval qu'il aimait (peut-être était-ce « Coquette », il parlait souvent de ses chevaux et il ne me revient que ce nom-là) et avec lequel il labourait est tombé raide mort dans les champs, terrassé par une crise cardiaque.

Ce moment a lié Atata et mon père. Dès lors, et jusqu'à la fin du voyage, l'Inuit et le Normand se souriaient, se regardaient, se parlaient sans se comprendre verbalement mais en sachant que la véritable compréhension se moque bien des mots, du verbe et des discours. Le monde de l'hyperboréen et celui du Viking étaient un seul et même monde. J'étais témoin de cette osmose, de cette symbiose de deux hommes qui, sages, savaient qu'ils étaient une petite partie du grand cosmos, un savoir qui mène au sublime chez qui le sait. Cette leçon m'avait été donnée comme les autres, sans plus d'effets. Quelques jours plus tard, mon père est parti dans un frêle bateau avec lui pour rejoindre une petite île à côté. J'étais resté sur la berge. J'eus l'impression, en les voyant rentrer dans le brouillard qui les a estompés, que ce voyage me montrait ce que serait celui du passage du Styx pour mon père. Avalé par le brouillard, néantisé, disparu.

Le soir de la mort de mon père, nous avions grillé des châtaignes dans la cheminée de ma maison de Chambois. Mon

## PRÉFACE

père avait bu du cidre. Puis du champagne en fin de repas. Je l'ai accompagné quand il a manifesté son désir de rentrer. J'ai fermé la fermeture Éclair de son manteau, ajusté son écharpe – il sortait d'une opération du genou qui s'était bien passée mais l'avait fatigué. Nous avons pris le chemin qui conduit à sa maison. Moins d'une centaine de mètres. Nous sommes passés devant le porche de l'église. Une petite place, avec son monument aux morts, grimpe jusqu'à la ruelle où se situe la maison dans laquelle mon père est né, sur la table de la cuisine, le 29 janvier 1921.

Au milieu de cette place, mon père s'est arrêté. Je lui tenais le bras. Il n'avait pas besoin de cela pour marcher. Il m'a dit : « Il faut que je me mouche. » Il s'est mouché avec son grand mouchoir à carreaux. Un petit souffle suivi d'un autre puis d'un troisième. Il a remis son mouchoir dans sa poche. Pendant ce temps, j'ai levé les yeux au ciel pour chercher l'étoile polaire. Le ciel était marron, un mélange de noir de la nuit et d'orange des lumières publiques, une couleur laide, indéfinissable, qui noie la beauté du cosmos dans la pâleur électrique de la civilisation. J'ai dit à mon père : « Nous ne verrons pas notre étoile polaire ce soir. » Il m'a répondu : « Non, ce soir, le ciel est couvert... » Puis il est mort debout ; je l'ai couché dans le néant ; ses beaux yeux bleus le regardaient fixement. Il aurait eu quatre-vingt-neuf ans deux mois plus tard.

Je ne crois pas à l'âme immortelle, à son départ vers le ciel ; je ne crois à aucun des récits religieux qui voudraient nous faire croire que la mort n'est pas et que la vie continue quand le néant a tout pris ; je ne crois à rien qui, de près ou de loin, ressemblerait à de la métémpsychose ou de la métensomatose ; je ne crois pas aux signes post-mortem. Mais je crois pour l'avoir vécu, expérimenté, que ce soir-là, à ce moment-là, dans cette occasion-là, mon père m'a transmis un héritage. Il m'invitait à la rectitude contre les chemins de traverse, à la droiture contre le zigzag, aux leçons de la nature contre les errances de la culture, à la vie debout, à la parole pleine, à la richesse d'une sagesse vécue. Il me donnait une force sans nom, une force qui oblige et qui n'autorise pas.

## COSMOS

La pluie de décembre s'abattait sur le village le jour de son enterrement. Un jour de semaine, l'église était pleine. Des gens sont restés dehors sur le petit parvis, sous l'eau pendant la durée de l'office célébré par deux amis prêtres, l'un, prêtre-ouvrier, pour célébrer la vie rude des travailleurs, rendre hommage aux gens des métiers épuisants pour les corps, l'autre, dominicain, afin de dire la force de la méditation, la puissance de la spiritualité, la dignité du travail intellectuel, celle aussi, édifiante, de la lecture des textes qui invitent à la vie droite.

Dans le petit cimetière de son village natal, mon village natal, je suis resté seul sur le bord de sa tombe où il retrouvait son père et sa mère, non loin de son frère. Les amis, la famille étaient repartis dans ma maison. À cinquante ans passés, ce que j'étais devenu de mieux, je le lui devais ; ce qui me manquait pour être mieux encore, il m'en donnait les moyens. C'était son héritage : une force sereine, une calme détermination, une puissance douce, une solide solitude. Or ce qui s'hérite se mérite. Certes, *Cosmos* est un livre écrit par moi, pour moi, afin de mériter cet héritage. Mais le lecteur y a aussi sa place. Le cosmos, bien que fini sans bord, est le centre autour duquel nous nous enroulons un temps, avant de disparaître bien vite. La mort nous réunira, dans le néant.

*Caen, place de la Résistance*  
*Vendredi 8 août 2014*  
*Premier anniversaire de la mort de Marie-Claude.*

## Introduction

### UNE ONTOLOGIE MATÉRIALISTE

*Cosmos* est mon premier livre. J'ai publié à ce jour plus de quatre-vingts livres sur nombre de sujets : l'éthique, l'esthétique, la bioéthique, la politique, l'érotique, la religion, la psychanalyse, la gastrosophie, mais aussi des haïkus, des proses poétiques, des récits de voyages, une dizaine d'ouvrages sur des peintres contemporains, quelques livres de chroniques sur l'actualité, plusieurs volumes d'un journal hédoniste, un chantier historiographique de plus de dix tomes de contre-histoire de la philosophie mais, de fait, j'ai l'impression que *Cosmos* est mon premier livre.

Certes, il a fallu tous ces livres passés pour aboutir à celui-ci, comme des rivières débouchent un jour à la mer. Il a fallu également la mort de mon père comme un événement majeur dans ma vie qui la coupe en deux – je ne parle pas ici de la mort de ma compagne, survenue ensuite et qui rend ce qui est coupé en deux inutile et incertain. Devant la tombe ouverte de mon père et face au cercueil posé sur la dalle de béton (je regrette le temps du corps posé à même la terre pour s'y fondre, s'y défaire, s'y décomposer) du caveau familial, il m'a fallu envisager concrètement ce qu'une stupide expression nomme *faire son deuil*.

Faire son lit, faire les courses, faire la vaisselle, faire le marché, faire le ménage, faire la cuisine, certes ; mais *faire son deuil* ! On ne fait jamais son deuil, *on survit*, parce qu'il le faut, parce que c'est dans l'ordre des choses de perdre un vieux père ; ou

## COSMOS

bien par faiblesse quand il s'agit d'une compagne trop jeune partie et que, travaillé par l'idée, on n'a pas eu le courage de la rejoindre dans le néant juste après avoir mis de l'ordre dans ses affaires. On continue alors à vivre comme continue à courir le poulet auquel on a coupé le cou, par habitude, par réflexe ; on survit mécaniquement ; on dit oui par manque de force de dire non ; on fait avec ; on compose pendant que l'autre décompose et l'on se reproche de composer, tant ce avec quoi on doit composer apparaît futile, dérisoire, insignifiant.

Chacun fait comme il peut et aucune situation ne ressemble à une autre – la mort d'un nourrisson de quelques jours ou celle d'un presque centenaire, celle d'un inconnu, celle de son grand-père, celle d'un enfant et celle d'un voisin, le suicide ou le meurtre, l'accident ou la longue maladie, la personne qu'on aimait, celle qu'on aimait moins, celui qu'on connaissait bien, celui qu'on voyait rarement, chaque cas est différent. De même qu'est différent le moment de la vie dans lequel surgit cette mort : celle d'un père quand on a dix ans, d'un enfant de huit jours quand on a vingt ans ou de quarante quand on en a soixante-cinq, celle qui laisse désesparé au seuil de la vie, à quinze ans, celle qu'on savait inéluctable quand on a passé un certain âge et qu'on a de vieux parents.

La mort de quelqu'un qu'on aime, quand on tâche de mener une vie philosophique, est une expérience d'un genre particulier car elle met à l'épreuve ce que l'on pense sur ce sujet qui devient un objet, notre objet. La mort abordée comme mort d'autrui devient la mort de telle personne, pour utiliser les catégories de Jankélévitch, la mort à la deuxième personne : *tu meurs* – avec la mort à la première personne, *je meurs*, ou à la troisième personne, celle d'un tiers éloigné, *il meurt*. Méditer le *Phédon* de Platon ne nous fait pas plus d'effet, si l'on ne croit pas en Dieu, que de lire les Évangiles qui nous assurent, quand le corps meurt, que l'âme immortelle survit et connaît une vie éternelle. On a beau avoir lu les consolations stoïciennes des philosophes antiques et connaître leurs arguments : la mort concerne chacun, rien ne sert de s'en offusquer, elle est inévitable, rien ne sert de la refuser, elle est avant tout une représentation sur

## INTRODUCTION

laquelle on a du pouvoir plus qu'une vérité intrinsèque, rien ne sert de s'appesantir sur son sort, le chagrin ne s'amenuise pas pour autant. On peut savoir qu'Épicure nous dit de la mort qu'elle n'est rien puisque quand je suis là, elle n'y est pas et que, quand elle est là, je n'y suis plus, on découvre qu'Épicure ne parle que de la mort à la première personne. Mais celle des autres ? Que dit Épicure de la mort d'un père ? Rien. L'épicurien Lucrèce donne une réponse : il n'y a rien à craindre d'une décomposition au sens matériel du terme : nous mourons comme agencement, mais nous survivons comme atomes. À quoi nous sert de savoir que, morts, nous survivons sous forme de pissenlit ? On rouvre les *Essais* de Montaigne et les fameuses pages, on retrouve Cicéron, « Que philosopher c'est apprendre à mourir », d'accord, mais apprend-on jamais ce dont le propre est d'être vécu, si l'on peut dire, une seule fois ? On se souvient de Schopenhauer qui console de la mort individuelle en nous disant qu'elle est le prix à payer pour le caractère éternel de l'espèce, on ne trouve aucun réconfort à avoir rendu possible ce dont on se moque comme d'une guigne, puisque c'est de nous qu'il s'agit ! On songe à Nietzsche qui croit résoudre le problème en nous invitant à la patience sidérale du surhumain convaincu que l'éternel retour du même lui vaudra de revivre un jour la même vie, dans les mêmes formes, et ce indéfiniment, mais attendre le retour de cycles plurimillénaires, c'est long et on a le temps de s'ennuyer. On ira même jusqu'à Jankélévitch qui nous entretient du sujet pendant cinq cents pages avant de conclure qu'on n'en peut rien dire et qu'on verra bien un jour, ou qu'on verra peut-être, ou bien même qu'on ne verra pas.

La philosophie semble sur ce sujet bien pauvre en consolations véritablement efficaces. De la rhétorique, beaucoup, de la sophistique, en quantité, de beaux raisonnements, en veux-tu en voilà, des fictions consolantes avec force arrière-mondes, en chapelets, mais dans le deuil, le corps a ses raisons que la raison ne connaît point ! Certes, on peut trouver ici ou là des idées utiles, mais aucune ne permet efficacement de recouvrer tout de suite la station debout quand on a mis un genou en terre. Sauf...

## COSMOS

Sauf si l'on part du principe que la mort est un héritage, que le disparu a légué ce qu'il fut et que, quand on a eu la chance d'avoir eu un père et une compagne ayant confiné à la sainteté laïque par leur bonté, il nous reste à leur rendre le seul hommage qui soit : vivre selon leurs principes, être conforme à ce qui faisait d'eux des personnes aimées, ne pas laisser mourir leur puissance d'exister dans leur générosité d'être en la reprenant comme on relève un étendard tombé au sol après un combat, agir sous leur regard inexistant et leur rester fidèle en incarnant leurs vertus, en épousant leur art de produire de la douceur.

Transformer une catastrophe en fidélité, voilà ce que propose *Cosmos*, sous-titré *Une ontologie matérialiste*. Il prend la forme d'un pentagramme composé de pentagrammes – cinq parties faites chacune de cinq chapitres. D'où, dans la première partie, « Une forme a priori du vivant », mon interrogation sur le *temps* virgilien qui fut celui de mon père, temps calme et paisible qu'il s'agit de retrouver pour l'habiter en toute sérénité ; puis, dans la deuxième partie, « La force de la force », une réflexion sur la *vie* comme force par-delà le bien et le mal à laquelle nous sommes soumis jusque dans la mort qui en constitue une variation ; dans la troisième partie, « Un alter ego dissemblable », j'envisage les conséquences de cette thèse de Darwin : il n'y a pas de différence de nature entre l'homme et l'animal, mais une différence de degré ; dans la quatrième partie, « Une éthique de l'univers chiffonné », une méditation sur le *cosmos* comme lieu généalogique immanent et païen de la sagesse qui permet la coïncidence de soi avec soi, donc avec les autres ; enfin, dans la cinquième partie, « L'expérience de la vastitude », je propose une invitation au sublime résultant de la tension entre le souci et l'attention au spectacle du monde concret et la petitesse de notre conscience aiguisee, sachant qu'elle n'est pas grand-chose, mais qu'elle peut beaucoup.

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](https://www.numilog.com)

Première partie

LE TEMPS  
UNE FORME A PRIORI DU VIVANT

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](https://www.numilog.com)

*Le temps* : insoucieux d'un abord transcendental auquel je préférerais toujours l'abord empirique, je peux proposer une définition du temps, certes, mais à quoi bon ? Dans « Les formes liquides du temps » (chapitre 1), je préfère partir à la recherche d'un temps perdu, celui d'un champagne de l'année de naissance de mon père par exemple, « 1921 », afin de montrer qu'il n'est jamais de temps perdu. On le croit perdu, mais il est possible de le retrouver, il suffit pour cela de partir à sa recherche et de savoir qu'on y accède moins de façon purement cérébrale et conceptuelle qu'en mobilisant une intelligence sensorielle, une mémoire affective, une réflexion transversale qui convoque les synesthésies et les correspondances chères aux poètes.

Bergson est grand, bien sûr, mais Proust le bergsonien l'est plus encore en racontant de façon romanesque le temps perdu puis retrouvé plutôt qu'en le disséquant à la façon d'un philosophe institutionnel. La philosophie n'est jamais aussi grande que quand elle n'est pas pratiquée par un professionnel de la discipline. Le Bachelard de *L'Intuition de l'instant* est grand, bien sûr, mais plus grand encore à mes yeux celui qui disserte sur le temps à partir d'une poétique du grenier ou d'une phénoménologie de la cave, de la vacillation de la flamme d'une chandelle ou du parfum dominical d'un poulet rôti.

Dans « Les *Géorgiques* de l'âme » (chapitre 2), je quête le temps non pas à partir des définitions données par les auteurs

## LE TEMPS

du programme mais en me souvenant de la découverte des temps, celui de l'enfance, des jeux dans la forêt, des cabanes dans les bois, des promenades solitaires dans les champs, des balades dans les chemins sous la voûte des camaïeux de l'automne, des éclaboussures dans l'eau du lavoir, des jeunes anguilles pêchées à la main. Temps de l'adolescence, aussi, qui permet au jeune garçon que je suis, dévoreur de livres, de prendre des leçons de travail en regardant mon père à l'œuvre dans son jardin potager. Jamais cours de méthodologie ne fut mieux dispensé sans jamais avoir été professé. Les allées propres et nettes, les planches clairement dessinées, les alignements de légumes, les plantes aromatiques au bon endroit, les fleurs au leur.

Le goût du travail bien fait m'a été transmis de cette façon. Il reste associé à la saveur puissante de la ciboulette, à celle de la fraise qui m'a un jour transfiguré en flaveur (j'ai raconté cette expérience en préface à *La Raison gourmande*), au parfum capiteux des œillets de poète quand la brûlante journée d'été se termine, à l'odeur de la terre quand on attend la pluie, parfum de désert retrouvé un jour au Sahara, ou après l'orage, parfum de jungle, une fois expérimenté au Brésil. La nature fut pour moi la première culture et il m'a fallu un long temps pour distinguer dans la culture la mauvaise qui nous éloigne de la nature et la bonne qui nous y ramène.

Trop de livres se proposent de faire l'économie du monde tout en prétendant nous le décrire. Chacun des trois textes fondateurs de religion prétend abolir les autres livres pour rester le seul. Ces trois-là ont généré une infinité de livres qui les commentent, ouvrages tout aussi inutiles pour comprendre le réel. Le jardin est une bibliothèque quand trop peu de bibliothèques sont des jardins. Regarder travailler un jardinier au jour le jour nous en apprend parfois beaucoup plus que de lire d'interminables livres de philosophie. Le livre n'est grand que lorsqu'il apprend à se passer de lui, à lever la tête, à sortir le nez du volume pour regarder le détail du monde qui n'attend que notre souci.

## LE TEMPS

Mon père dans son jardin obéissait au rythme de la nature. Il connaissait le temps généalogique. Il vivait sans souci pour le temps contemporain, qui est temps d'instants dissociés du passé et du futur, temps mort qui ne procède d'aucune mémoire et ne prépare aucun avenir, temps nihiliste fait de lambeaux de moments arrachés au chaos, temps reconstruit par les machines à produire de la virtualité et à nous la présenter comme la seule réalité, temps dématérialisé des écrans qui se substituent au monde, temps des villes contre temps des champs, temps sans vie, sans sève, sans saveur...

L'oubli de ce temps virgilien est cause et conséquence du nihilisme de notre époque. Ignorer les cycles de la nature, ne pas connaître les mouvements des saisons et ne vivre que dans le béton et le bitume des villes, l'acier et le verre, n'avoir jamais vu un pré, un champ, un sous-bois, une forêt, un taillis, une vigne, un herbage, une rivière, c'est vivre déjà dans le caveau de ciment qui accueillera un jour un corps qui n'aura rien connu du monde. Comment, dès lors, trouver sa place dans le cosmos, dans la nature, dans la vie, dans sa vie, si l'on vit dans un monde de moteurs polluants, de lumières électriques, d'ondes sournoises, de systèmes de surveillance vidéo, de rues goudronnées, de trottoirs souillés de déjections animales ? Sans autre rapport au monde que celui d'objet dans un monde d'objets, impossible de sortir du nihilisme.

Le peuple tzigane, peuple de l'oralité, de la nature, du silence, des cycles des saisons, ce peuple, lui, a le sens du cosmos – du moins pour ceux qui résisteraient encore aux sirènes de ce qui se présente comme la civilisation, autrement dit : la sédentarité confinée dans le béton. Dans « Après demain, demain sera hier » (chapitre 3), j'interroge ce peuple qui a le goût du silence et de la tribu. Il parle aux hérissons et les hérissons lui répondent. Il n'a pas le sens de la damnation chrétienne, il ignore le péché originel, il n'est donc pas soumis à la dictature du travail productiviste. Les Tziganes vivent selon le temps des astres et non selon le temps des chronomètres.

Leur vie naturelle semble une insulte à la vie mutilée des gadjos, les non-Tziganes. Parce que, fidèles à leurs traditions,

## LE TEMPS

ceux qui ont résisté à la christianisation triomphant en peuple fossile, ils témoignent de ce que nous avons été avant la sédentarisation : gens du voyage, tribus en mouvement, peuples qui prennent la route au printemps ou qui s'installent en camp pour hiverner, ils montrent que nous aussi, il y a des milliers d'années, nous préférions méditer devant un feu plutôt que de perdre du temps dans les transports en commun, vivre avec les bêtes en les mangeant pour vivre et non en vivant loin des bêtes qu'on abat industriellement pour manger leur chair insipide.

Comme le jardin potager, le campement tzigane dans les campagnes est toujours pour moi une leçon de sagesse. La vindicte à l'endroit de ce peuple est vindicte contre ce que nous ne sommes plus et que nous regrettons d'avoir perdu : la liberté. L'éternelle persécution qui les accompagne, jusque dans les chambres à gaz nazies, dit que ce qui se présente comme civilisation s'apparente souvent à la barbarie et que ce que les civilisés nomment barbarie est bien souvent une civilisation dont ils ont perdu les codes – exactement comme nous avons perdu ceux des ruines sumériennes ou akkadiennes, hittites ou nabatéennes.

Dans « Le pliage des forces en formes » (chapitre 4), je propose l'hypothèse que le temps n'est pas ailleurs que dans chaque cellule de ce qui est. L'étoile effondrée de laquelle tout ce qui est procède porte en elle une cadence : l'obsidienne et la fougère, le machaon et le ginkgo, le ciron et le taon, le lion et le mouton, la girafe et le taureau de combat, ou bien encore le blé retrouvé dans les pyramides qui peut germer quarante siècles plus tard s'il dispose des conditions pour sa germination, ou les palmiers qui ne fleurissent qu'une fois dans leur vie, tous les quatre-vingts ans, puis meurent, mais aussi, bien sûr, les humains porteurs d'une horloge interne aux ressorts inégalement tendus par le cosmos.

Enfin, dans « Construction d'un contre-temps » (chapitre 5), j'examine les effets de l'abolition du long temps qui a sévi de l'Antiquité romaine à l'invention du moteur au XIX<sup>e</sup> siècle : le temps du pas d'un cheval. L'apparition de machines à fabriquer

## LE TEMPS

du temps virtuel (téléphone, radio, télévision, écrans vidéo) a tué ce temps cosmique et produit un temps mort, celui de nos temps nihilistes. Nos vies figées dans l'instant sont déconnectées de leurs liens avec le passé et le futur. Pour ne pas être un point mort de néant dans le néant, il nous faut inventer un contre temps hédoniste afin de *nous créer liberté*, autrement dit, leçon nietzschéenne infidèle à Nietzsche, il nous faut choisir dans notre vie et pour notre vie ce que nous voudrions voir se répéter sans cesse.

L'âme humaine, qui est matérielle, porte donc en elle la mémoire d'une durée qui se déplie par-delà bien et mal. La durée vécue n'est pas naturellement perçue, elle est culturellement mesurée. Notre corps la vit, sans le savoir ; notre civilisation la mesure pour l'encager, la dompter, la domestiquer. La civilisation est l'art de transformer en temps mesurable, donc rentable, une durée corporellement écrite qui témoigne de la permanence en nous du rythme cosmique qu'il nous faut connaître. Le temps est une force stellaire a priori pliée a posteriori dans tout ce qui a pris forme. Il est la vitesse de la matière. Cette vitesse est susceptible d'une multiplicité de variations. Ces variations définissent le vivant, la vie.

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](https://www.numilog.com)

## LES FORMES LIQUIDES DU TEMPS

Je pourrais dire du temps qu'il est la « vitesse de la matière ». J'ajouterais ainsi une définition théorique, voire théorétique, à cette réalité qui met la pensée en difficulté à cause de son caractère fluide, coulant, fuyant, évanescents, fugitif, éphémère, fugace. Pareille contribution rejoindrait alors les multiples tentatives de saisir l'insaisissable. Ainsi, le « flux du fleuve » héraclitéen, la « forme mobile de l'éternité immobile » platonicienne, l'« intervalle accompagnant le mouvement du monde » stoïcien, le « nombre du mouvement selon l'avant et l'après » aristotélicien, l'« image de l'Un qui est dans le continu » de Plotin, l'« accident d'accidents » épicurien, la « série d'idées qui se succèdent » chez Berkeley, la « forme a priori de la sensibilité » kantienne, « la succession infinie de moments particuliers » de Kierkegaard, le « fantôme de l'espace obsédant la conscience réfléchie » bergsonien, les « dimensions de la néantisation » sartriennes disent la chose sans jamais l'épuiser.

Dès qu'un philosophe parle du temps, il se trouve constraint soit d'ajouter une définition à l'histoire des idées, soit d'entamer une dissertation sur le temps qui est sans être, sur le temps dont on sait ce qu'il est tant qu'on n'en parle pas, mais dont on ne peut plus rien dire dès qu'on nous interroge sur lui, sur le temps réduit au présent, car le passé et le futur n'existeraient qu'en tant que présentifiés, sur l'inexistence du temps recouvert par la durée vécue, sur l'impossibilité d'une théorie du temps parce qu'elle s'inscrit dans la temporalité, sur la moindre pureté

## LE TEMPS

du temps, forme dégradée de l'éternité, donc de la divinité. L'éclair d'un serpent qui disparaît dans l'herbe.

J'ai lu ce que les penseurs ont pensé et écrit sur le temps. Souvent, les formules sont belles, les intuitions justes, parfois les envolées lyriques masquent des considérations de bon sens sur le passé qui n'est plus et le futur qui n'est pas encore, donc sur l'inexistence de ce qui n'est plus et de ce qui n'est pas encore, sauf dans l'instant qui lui-même concentre cette étrange alchimie, car il n'est pas un point, mais une durée lui-même, une étrange créature dont la tête et la queue se trouvent, pour la première en avant du temps, pour la seconde, dans son arrière. Le présent qui subit lui aussi la loi du temps, bien sûr, semble n'être qu'un instant furtif dans lequel se joue cette métamorphose du futur en passé, car tout passé s'avère un ancien futur devenu. Il lui faut pour ce faire passer par le broyeur du présent, invisible transformateur de l'être en néant.

J'avais envie de partir à la recherche du temps non pas de façon conceptuelle, nouménale, mais sur le mode nominaliste. Je voulais *un temps perdu*, et non *le temps perdu*. Je n'avais pas encore vu mourir ma compagne, sinon j'aurais probablement eu envie de retrouver un temps qui aurait été le nôtre, ici ou là, dans des espaces vécus, dans des lieux arpentés, dans des durées taillées dans le marbre de deux mémoires devenues une. Temps antédiluviens de la jeunesse, temps partagés de la vie se faisant, longs temps de la douceur quotidienne, puis temps des temps de peine, temps de la longue maladie, temps de la souffrance, temps de l'agonie, temps de la mort, temps du deuil. Le temps de ce temps viendra peut-être un jour ; trop tôt pour l'instant.

J'avais choisi le temps de naissance de mon père : « 1921 ». Cette année fut en philosophie celle de *Mars ou la guerre* jugée d'Alain, mais aussi du *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein ; celle du deuxième *Quintette* de Fauré, mais aussi des *Six lieder* de Webern ; celle de la *Femme nue dormant au bord de l'eau* de Vallotton, mais aussi de *Why not sneeze*, un ready-made de Duchamp ; celle de la mort de Saint-Saëns, mais aussi du Salon Dada à Paris ; celle de la publication de *Sodome*

## LES FORMES LIQUIDES DU TEMPS

et *Gomorrhe* de Marcel Proust, mais aussi des dernières pages de l'*Ulysse* de Joyce ; celle de la tuerie par Lénine de neuf cents marins à Kronstadt qui demandaient juste le respect des idéaux de la Révolution russe et celle de la prise de pouvoir de Hitler à la tête du Parti nazi ; celle du bolchevisme triomphant, mais aussi de la Nouvelle Économie Politique et de l'aide des États-Unis à la Russie leniniste exsangue ; celle de la condamnation de Sacco et Vanzetti, mais aussi de la défense de ces deux anarchistes par un autre anarchiste alors inconnu : Benito Mussolini ; celle de la publication de *Psychologie des masses et analyse du moi* de Freud, mais aussi, du même, de *Rêve et télépathie* – autrement dit : la fin d'un monde et l'avènement d'un autre. La guerre 14-18 accouche d'un temps qui abolit l'ancien temps : en 1921, le nihilisme se répand comme une encre sur la page de la civilisation judéo-chrétienne.

J'avais envie de retrouver ce temps que je n'avais pas connu, « 1921 », bien que j'en fusse l'enfant, à tous les sens du terme. Cette date de naissance de mon père suppose sa propre conception par son père maréchal-ferrant qui avait servi dans le 13<sup>e</sup> Régiment de Cuirassiers versé dans le 104<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie lors de la Première Guerre mondiale. Revenu gazé des batailles de l'Est, médaillé militaire pour une campagne effectuée en Italie en mai 1916, « rentré sur le front français le 29 juillet 1918 », libéré le 14 mars 1919, disent ses papiers militaires, il avait conçu cet enfant, mon père, après avoir connu cette guerre, la matrice du nihilisme de notre époque qui se contente d'en vivre la caudalie. Je me suis souvent dit qu'un simple éclat d'obus volant au hasard, une balle de rien du tout effectuant sa trajectoire en direction de mon grand-père aurait eu raison de lui, certes, mais aussi, à sa manière, de mon père, donc par extension de moi aussi. Dans les dizaines de milliards de projectiles ayant zébré le ciel noir de cette époque, des vies furent emportées, d'autres épargnées, et des vies issues de ces vies épargnées ont continué, innocentes de ce hasard qui, à l'aveugle, distribuait furieusement l'être et le néant.

## LE TEMPS

Je me retrouvais presque un siècle plus tard dans l'est de la France, non loin de cette terre gorgée du sang des soldats, nourrie à la chair humaine, imbibée du râle à bas bruit de l'agonie des combattants. Je devais donc ma présence au monde à un étrange hasard conjugué à cet autre qui fit que, dans le combat séminal qui présida à ma venue, il y eut aussi beaucoup de morts pour qu'une seule vie triomphe – la mienne. L'aléatoire faisait vraiment la loi ; je procépais donc d'une série inouïe de fortunes adéquates ! Dieu n'avait donc vraiment rien à faire dans cette aventure qui conduit un être à être plutôt qu'une potentialité à ne jamais advenir.

Début 2012, j'étais en Champagne avec mon ami Michel Guillard, que j'ai rencontré en 1990, à l'époque où il dirigeait la revue *L'Amateur de bordeaux* qu'il a créée avec Jean-Paul Kauffmann. Nous avons bu quelques très beaux flacons à l'époque, plus tard également. Il souhaitait que j'apporte ma contribution au classement des paysages de Champagne à l'Unesco. Nous avons visité les caves et lu avec émotion les graffitis qui racontent l'histoire des gens gravée dans la craie qui en conserve la mémoire et la porte jusqu'à nous. Portraits naïfs, dessins érotiques, noms ou prénoms de corps évanouis depuis bien longtemps, dates, griffures d'âmes qui laissent une trace dans la vie avant que le néant ne reprenne leurs chairs, ces échos aux gravures rupestres racontaient aussi la vie sous terre pendant les bombardements de cette fameuse Première Guerre mondiale. Enterrée vivante, la population vivait non loin de ceux qui mouraient à l'air libre, le temps du combat, au-dessus d'eux, avant d'aller retrouver la terre de leur dernier séjour.

Le sous-sol champenois conserve ces traces comme Lascaux les siennes. Mais il garde aussi une autre mémoire : des millions de bouteilles à l'abri de la lumière, préservées du temps mécanique des vies modernes, et qui ont piégé le temps. Nul endroit plus magique pour partir à la recherche du temps perdu qu'une cave dans laquelle, si l'on sait goûter l'âme d'un vin, on accède au temps retrouvé. Mieux qu'une bibliothèque qui dit sans suggérer, qui apporte la mémoire sur un plateau sans inviter le

## LES FORMES LIQUIDES DU TEMPS

corps à la découvrir, la cave rassemble, contient, garde l'histoire, la grande et la petite, toutes deux cristallisées dans les simulacres atomiques qui restituent le corps des choses conservé dans le verre sous forme d'âme – d'aura, si l'on veut. Une bouteille est une lampe d'Aladin qu'il faut savoir caresser.

Michel Guillard m'avait conduit au domaine de Dom Pérgnon et fait rencontrer le maître des lieux, Richard Geoffroy. Distingué, élégant, stylé, racé, sa conversation, baroque comme celle d'un éminent jésuite du Grand Siècle, recelait et cachait plus qu'elle ne révélait. Il disait, certes, mais ce qu'il fallait entendre se trouvait entre les mots, à côté, à travers eux, comme la lumière pénètre un cristal pour irriguer un vin et révéler le rubis de sa robe. J'ai compris plus tard que cet homme sensuel et voluptueux, bien que cérébral, ou cérébral, bien que sensuel et voluptueux, ne fait pas confiance aux mots qui travestissent les choses et médiatisent un réel s'ensuyant dès qu'on le nomme.

Il me faisait penser à Balthasar Gracian (1601-1658), l'auteur de quelques chefs-d'œuvre du baroque espagnol : *Le Héros*, qui théorise le je-ne-sais-quoi et la fortune, l'héroïsme sans défaut et le goût exquis, l'excellence dans le grand et l'ascendant naturel ; *L'Homme de cour*, qui fait de même avec le savoir et la valeur, la façon fine et la façon ronde, la droite intention, l'homme de grand fond, l'excellence dans l'excellent, le goût fin et le haut courage ; ou bien encore *L'Homme universel*, qui disserte sur l'esprit et la grandeur d'âme, l'homme pénétrant et impénétrable, la promptitude des heureuses ressources, la manière en tout et l'homme universel. Cet homme pèse quand il parle, il pèse plus encore quand il suggère, il pèse définitivement quand il renonce à parler pour agir.

Agir, pour lui, c'est faire ce vin mythique, lui donner corps et vie, âme et chair. Le penser et le créer. Le vouloir. Le produire. L'inventer. L'imaginer. L'engendrer. L'envisager, autrement dit, au sens étymologique : lui donner un visage. Le supposer. Le raisonner et le réfléchir. Le conjecturer. L'estimer. Le désirer. Le souhaiter. L'élaborer. L'élever, comme l'architecte élève un bâtiment ou les parents leur enfant, lui donner de la

## LE TEMPS

grandeur et de la hauteur. Le cogiter, sur le mode cartésien. Le faire. Si j'osais un genre de synesthésie, je dirais : *l'écrire*.

J'avais écrit sur Dom Pérignon dans *La Raison gourmande*. Je crois que l'esprit du temps se concentre en un style et que, produits dans une même époque, on trouve dans un vin et une peinture, un meuble et une musique, un roman et un livre de philosophie, un bâtiment et une invention, un poème et une recette de cuisine, une communauté de principes, un même angle d'attaque du réel, une semblable participation à une période identique. Ce qui est dans un temps se retrouve dans chacun de ses fragments épars. Il existe une correspondance entre tous les atomes constitutifs d'un même simulacre qui cristallise des particules contemporaines.

Ainsi Dom Pérignon, qui est l'exact contemporain de Louis XIV (1638-1715), mais aussi de Lully, Watteau et Vivaldi, les artistes de la joie, de l'allégresse, de la légèreté, de l'ascendant sans transcendance. Il partage aussi le siècle avec Newton qui révolutionne la vision que l'on se faisait alors du monde : la mythologie chrétienne laisse place à la physique, le scientifique affirme l'identité entre la matière et la lumière, il réduit le réel à des particules maintenues en relation par un système d'attraction, il pense le cosmos et permet aux hommes de trouver leur place non plus dans un ciel habité par les anges, mais dans un éther peuplé de comètes et d'étoiles, de bolides et de planètes obéissant à une même énergie païenne.

Newton s'occupe de la pomme qui tombe ; Dom Pérignon, du raisin qui sort de terre. Le premier met le cosmos en formule ; le second, en bouteille. Le bénédictin fait œuvre pie en inventant la méthode, dit-on, qui permet de contenir la pression dans une bouteille qui n'explose pas. La bulle domptée se retrouve dans la peinture du temps : Simon Luttichuys, Hendrik Andriessen, Simon Renard de Saint-André peignent des vanités ou Karel Dujardin une allégorie qui l'affirme : *Homo bulla*. L'homme est une bulle, fragile comme une bulle, évanescence comme une bulle, éphémère comme une bulle. La mouche le dit dans le détail du tableau, la tavelure d'un fruit, le pétalement légèrement fané, le couteau en déséquilibre sur le bord

## LES FORMES LIQUIDES DU TEMPS

de la table, les volutes de la fumée, le sablier renversé, la pendule en mouvement, la montre négligemment posée sur un beau tapis, le papillon aussi léger qu'une âme envolée, le verre finement ciselé, la coupe ébréchée, le crâne, tout cela dit à qui veut voir, donc entendre et comprendre : la vie est fragile, très fragile, exagérément fragile. Une bulle, rien d'autre.

En tant que tel, et dans chaque coupe, le champagne garde la mémoire de son siècle de naissance avec les monades sans portes ni fenêtres de Leibniz ; il se souvient des modifications multiples et variées de l'unique substance spinoziste ; il concentre le clair-obscur de Rembrandt dont les sujets s'épanouissent dans une bulle de lumière crevant l'obscurité du néant ; il rappelle la limpidité de Vermeer qui emprisonne la clarté fugace dans le reflet d'une perle à l'oreille d'une femme à sa fenêtre ou dans le monde se reproduisant en miniature lumineuse sur le bord d'une carafe ouvragée d'un verre soufflé dans lequel se trouvent figées... des bulles.

Mais, en plus de cet absolu de ce vin absolu, ou de ce vin de l'absolu, le champagne synthétise aussi le relatif – relatif d'un temps, d'une époque, d'un climat, d'une saison, du travail des hommes, des variétés de cépages, du génie des assemblages. Il exprime donc le grand temps de l'Histoire, mais aussi le petit temps des histoires. Il mélange le temps de tout le monde, celui de la géologie, de la nature, de l'univers, du cosmos, mais aussi celui de chacun d'entre nous, ses bons et ses mauvais souvenirs, son enfance et sa jeunesse, ses vertes années et son temps d'adulte, et plus encore, en fonction du temps vécu. Il dit les présents métamorphosés et les disparus, tels que l'éternité les conserve dans l'âme des survivants. Michel Guillard, Richard Geoffroy et moi-même étions convenus qu'un jour nous partirions à la recherche du temps perdu avec un Dom Pérignon 1921.

Ce jour vint. Mon père était mort dans la nuit de l'Avent. Son enterrement avait été noyé dans une bourrasque de vent et de pluie. Quelques jours plus tard, la neige était tombée. J'avais découvert dans le petit cimetière du village natal de mon

## LE TEMPS

père, le mien, mon village et mon cimetière, donc, que la neige avait tout recouvert. Une seule trace de pas anonymes avait tracé un chemin dans le blanc ; elle conduisait à sa tombe. Je me souvenais du blanc de cette époque, du cimetière blanc, de la tombe blanche, du ciel blanc, de mon âme blanche, de mon cœur saigné à blanc quand j'arrivais en Champagne ce début décembre, le 13 pour être précis, et que... tout était blanc !

J'avais rendez-vous avec un peu de l'âme de mon père, et je glissai sur le sol en descendant du train comme j'avais glissé près de sa tombe le jour de l'enterrement, en enfonçant profondément un pied dans la terre meuble d'une sépulture voisine dont j'ai cru qu'elle m'avalait. En Champagne, le sol était gelé. Sur la route qui conduisait à Épernay, tout était blanc : blanc le vert de l'herbe des bermes, blanc le marron des troncs et des branches d'arbres, blanc le ciel gris d'hiver, blanches la brique et la rouille des tuiles des maisons, blanches les couleurs des voitures, des objets, des choses, blanc ce matin blême où je prenais le risque d'aller à la rencontre de l'âme éteinte de mon père alors que voletait encore dans la mienne celle de ma compagne disparue quatre mois plus tôt, presque jour pour jour. Sous la glace qui recouvrait le bassin d'un parc, je crus voir un visage qui était bien vrai puisqu'il hantait mon esprit.

Dans le bâtiment Moët & Chandon, je retrouve Denis Mollat, mon ami libraire à Bordeaux qui connaît tous les vins et à qui je dois tout mon savoir en la matière. Puis Franz-Olivier Giesbert, grand dandy dissimulé sous les traits d'un Diogène impeccablement vêtu. Michel Guillard, qui a organisé la rencontre, a le regard qui pétille, comme le moine jésuite qu'il est, sachant qu'il va commettre un péché de gourmandise d'exception. Nous retrouvons Richard Geoffroy, le maître des cérémonies, chef de cave de Dom Pérignon, et Benoît Gouez, son pendant à Moët & Chandon. La Cène païenne a lieu dans la salle du conseil de direction de la maison, l'endroit stratégique, l'enclos du dispositif de ce lieu mythique. Dehors, le parc est couvert de blanc. Un vieil et gros arbre tenu par des câbles semble vaporisé de givre.

## LES FORMES LIQUIDES DU TEMPS

10 h 05. L'heure idéale pour la dégustation, si l'on en croit les spécialistes. À cette heure, le corps se trouve dans la meilleure disposition pour apprécier, sentir, goûter. L'hypoglycémie fait son travail, l'appétit vient du plus profond des particules, les atomes attendent leur tribut et sollicitent la chair afin de la mettre à disposition de ce qui advient. À cette heure blanche de la matinée, les bouteilles attendent. Le vin qui vivait en dormant, ou qui dormait en vivant, va être éveillé comme on sort du sommeil un être qu'on souhaite ne pas brusquer. Une princesse liquide.

Michel Guillard, odontologiste de profession, a préparé une prise de parole. J'avais souhaité un genre de silence apte à créer les conditions du recueillement, Michel y avait consenti, mais n'avait pu s'empêcher de briser un peu cette mystique païenne par un bref exposé agrémenté de diapositives. Réduite au minimum, cette intervention m'a permis d'apprendre que notre vision dispose d'un million de connexions nerveuses, dont 200 000 pour la somesthésie (la sensibilité du corps qui gère la sensation d'être au monde), 100 000 pour l'audition, 50 000 pour l'olfaction, 10 000 pour le goût. Autrement dit : le processus d'hominisation a fait de nous des animaux doués pour voir, mais handicapés pour sentir et goûter. La civilisation a donc dénaturé l'animal que nous sommes toujours pour nous transformer en regardeurs du monde au prix d'une déplorable incapacité à le sentir et à le goûter. Dès lors, nous nous détachons de plus en plus du réel pour nous contenter de jouir des images que nous nous faisons de lui.

Moi qui avais chambré Michel Guillard en lui disant que la meilleure façon de parler d'amour n'était probablement pas de discuter gynécologie, je revenais sur mon bon mot : car l'information qu'il nous donnait rappelle combien nous sommes devenus des *animaux dénaturés* – pour utiliser l'expression de Vercors qui disait tenir plus à ce livre éponyme qu'au *Silence de la mer*. Goûter un vin de champagne, qui synthétise un nombre incroyable d'opérations culturelles et représente un sommet d'artifice et d'antinature, s'offre paradoxalement à des corps plus doués pour voir le champagne que pour le sentir et

## LE TEMPS

le goûter ! Parlant de ces flacons à déguster, Richard Geoffroy se montrait partisan de ne pas les dire, les parler, les analyser, mais de les écouter. Non pas les raconter, mais les rencontrer. Il fut presque silencieux durant les deux belles heures de cette dégustation. Son silence avait l'éloquence d'un moine bouddhiste renonçant à parler le monde pour se contenter de le vivre.

Le détail de la dégustation fut donc confié à Benoît Gouez. Il s'avère qu'il était le frère d'un de mes anciens élèves en classe philo à Caen. Nous venions goûter un Dom Pérignon 1921, il confia que les rares flacons de Dom Pérignon qui restaient de cette époque étaient entrés dans l'histoire et que leur rareté patrimoniale obligeait à les conserver. Richard Geoffroy avait apporté tout de même pour l'œil un flacon mythique acheté dans une vente qui dispersait la collection effectuée dans les années 30 par Doris Duke, une héritière de tabacs américains décédée en 1993. Les flacons dégustés furent donc Moët & Chandon. Pour éviter d'aller directement au « 1921 », Richard Geoffrey et Benoît Gouez eurent la délicate idée de proposer un cheminement initiatique construit sur quelques dates emblématiques de mon existence. Touchante initiative.

Nous avons donc découvert au fur et à mesure les chiffres de ce cheminement. Première dégustation : « 2006 », création de l'Université populaire du goût d'Argentan. Deuxième : « 2002 », création de l'Université populaire de Caen. Troisième : « 1983 », date de mon entrée dans l'Éducation nationale comme professeur de philosophie. Quatrième : « 1959 », l'année de ma naissance. Cinquième : « 1921 », le millésime que l'on sait. Une biographie au champagne. Je n'aurais pas envie de goûter un jour « 2013 », année de la disparition de ma compagne – un vin qui n'existe pas encore. Pour le champagne, un temps passé pas encore présent et à venir. « 2013 » deviendra un vin au printemps 2014 : alors, ce qui fut sera.

Commence la magie de cette dégustation assimilable à une leçon d'ontologie concrète, à un cours de métaphysique appliquée. Le *passé* du vin permet d'aller de ses conditions de possibilité à son être ; son *présent* : de son être-là à sa dispersion ;

## LES FORMES LIQUIDES DU TEMPS

son *futur* : de ses métamorphoses à sa mort. La vie d'un vin réplique donc celle d'un humain, voire : d'un être, d'un vivant – de la potentialité à la néantisation, en passant par les différents degrés d'être. Le passé du vin résume d'abord un passé très lointain qui rend possible le présent : un *passé géologique* avec formation de la terre, nature des sous-sols, puis des sols. Les roches volcaniques constituées après refroidissement du magma – le granite ; les roches sédimentaires produites avec les dépôts de fossiles et l'érosion – calcaire, grès, galets, argiles, marnes, graves ; les roches métamorphiques structurées avec la pression exercée sur ces deux types de roches – schistes, gneiss. Boire un vin, c'est avaler des atomes de pierre parfumant ce que l'on ingère.

Ensuite, il y a le *passé de la terre*. Les forêts primitives fondues sur elles-mêmes, les stratifications des cadavres d'animaux décomposés, le pourrissement des feuilles saison après saison pendant des millions d'années, les déjections des animaux, les fouissements de milliards de lombrics pendant des temps immémoriaux, le mélange d'eau et de feu avec les déluges, les inondations sans fin et les brûlures du soleil, puis celles du gel, autant d'atomes brisés, cassés, associés, composés, décomposés, recomposés pour produire une matière noble. Terres argileuses, terres calcaires, terres humifères, terres sableuses, mélange de toutes ces terres. Boire un vin, c'est avaler des atomes de terre parfumant ce que l'on ingère.

Dans le verre de vin de champagne se retrouve donc la mémoire la plus ancienne des fossiles de l'ère secondaire, petits animaux morts calcifiés et devenus fantômes solides qui retiennent l'eau. Dans ce *passé des paysages*, on trouve la craie légère et poreuse, la marne friable et hydrophile, l'argile grasse et plastique, les sables secs et poudreux. Le tout dans un paysage qui, par ses volumes, ses expositions au vent, au soleil, à la pluie, son interaction avec les éléments, crée la spécificité de ce temps premier. Nous venons de cette géologie, nous sortons de cette eau primitive, nous avons été mollusques avant d'être goûteurs de vins – et goûter le vin peut nous conduire jusqu'à ces temps

## LE TEMPS

d'avant le temps que seul peut comprendre le cerveau d'un homme. Nous avons été terre et glaise animées d'un souffle.

Le verre de champagne ramasse également le *passé climatique* : celui des temps les plus anciens, on l'a vu, mais aussi celui des temps les plus récents. Temps du temps sans l'homme, temps des volcans et de la montée des eaux, temps du feu des magmas répandus, temps mythique du Déluge de Gilgamesh, temps de Noé et de son arche, temps de l'époque glaciaire, temps historique des premiers hommes, temps de ces temps quintessenciés. Mémoire de pierre et mémoire de terre, mémoire d'eau et mémoire de feu. Mais aussi mémoire plus récente de l'année au cours de laquelle les raisins se sont nourris de ces sous-sols, de ces sols, de ces paysages, de ce climat : pluie ou sécheresse, soleil ou vent, gel ou humidité. Boire un vin, c'est avaler des atomes de pluie et de soleil, de neige et de glace parfumant ce que l'on ingère.

Puis les hommes viennent et se proposent de domestiquer la pierre et la terre, le vent et le soleil, le cep et la grappe. Le travail des paysans suppose le temps des planteurs et des arroseurs, des sarclieurs et des bineurs, des greffeurs et des tailleurs, des vignerons et des viticulteurs – il définit et nomme le *passé virgilien*. Les gens de la terre savent ce qu'elle dit et écoutent plus qu'ils ne parlent ; ces taiseux comprennent mieux la terre silencieuse que les bavards. Ils s'activent et, en même temps, activent le temps artisanal : tailler, lier, relever, palisser, ébourgeonner, rogner, soigner la vigne, puis vendanger. Boire un vin, c'est avaler les atomes du travail des paysans parfumant ce que l'on ingère.

Une fois les raisins pressés, il faut les assembler. Le pinot noir et le pinot meunier sont des raisins noirs ; le chardonnay, un raisin blanc. En quantités infinitésimales, raisins blancs aussi, certains utilisent l'arbane, le petit meslier, le pinot blanc et le pinot gris. Le pinot noir effectue un contrepoint avec le calcaire ; le meunier, avec les argiles. Le premier cépage impose la structure, le corps et la puissance avec des parfums de fruits rouges ; le second, souple et fruité, donne la rondeur. Le char-

## LES FORMES LIQUIDES DU TEMPS

donnay, floral avec parfois un nez d'agrumes ou minéral, permet d'envisager le vieillissement.

Sur cet orgue aux claviers simples, le chef de cave élabore ses cuvées, il impose le temps de l'intelligence, au sens étymologique : celui des assemblages, des mises en relation, des jeux de force et des logiques contrapuntiques, des compositions – comme on le dit pour un quatuor ou un parfum de légende. Le *passé de l'intelligence* d'un homme se retrouve donc dans le flacon, côtoyant les autres passés – passé géologique, passé de la terre, passé des paysages, passé climatique, passé virgilien. Boire un vin, c'est avaler des atomes d'intelligence des cépages agencés parfumant ce que l'on ingère.

Ce passé devient présent. Il y eut le vin potentiel, le vin qui existe, voilà le vin qui est, qui peut être. Le présent du vin nomme donc ce qui se joue entre son être-là et sa disparition, sa présence au monde et son effacement du monde. Le *présent de l'être-là* du vin définit la possibilité pour ce vin d'être bu – bonnes conditions d'élevage et de conservation, bonnes conditions de sortie de la cave, bonnes conditions de son entrée en dehors de la cave qui ressemble alors à un genre d'utérus où se fait l'être, où devient réellement ce qui fut en puissance, bonnes conditions de température pour le service : tout contribue à la naissance.

L'oxygénation est une violence faite au vin. Un genre de traumatisme comme chacun le subit en quittant le monde liquide du ventre maternel dans lequel la clarté n'est pas lumière, le son n'est pas bruit, le toucher de la peau n'est pas chaud et humide, mais froid et sec. Ce monde dans le monde à l'abri du monde épargne la violence d'être vraiment au monde. Le bouchon ouvert fait entrer le monde dans le vin et le vin dans le monde. L'un et l'autre ont désormais partie ouverte liée. Le monde dira le vin ; le vin dira le monde. Ou pas. Ce *présent de l'être au monde* est progrès par rapport au présent de l'être-là : il mélange les vies, il ajoute du dehors au dedans et du dedans au dehors.

## LE TEMPS

L'ajout du dehors au dedans peut tuer le vin, il peut aussi le magnifier, le sublimer. Il le révélera et dira ce qu'ont produit les temps passés – temps géologique, climatique, artisanal, etc. La sublimation, au sens alchimique du terme, sera plus ou moins réussie. L'ajout du dedans au dehors révèle un monde caché, secret, discret, autonome, indépendant, il dit une subjectivité, il raconte une construction à nulle autre pareille. C'est dans ce croisement des dedans du vin et des dehors du monde que s'effectuent la dégustation et la découverte d'un monde. Quand on part à la recherche d'un temps perdu avec un flacon de champagne, si l'on accède à un temps retrouvé, c'est dans cet interstice que se joue la rencontre. Ou son insuccès. Il s'agit là du *présent de la présentification* qui permet à l'être d'être, s'il doit être.

Le *présent de la dégustation* fonctionne comme un exercice spirituel. À la manière des pratiques philosophiques qui permettaient d'augmenter sa présence au monde chez les philosophes de l'Antiquité occidentale, chez les sages de la tradition orientale ou les poètes de haïkus nomades, solliciter son corps, donc son âme, donc son esprit, pour parvenir à une connaissance de soi, du réel, du monde et de sa place dans le monde, consiste à pratiquer l'élargissement de soi au monde, voire la réduction du monde à soi – ce que permet le vin de Champagne.

L'arsenal conceptuel platonicien ne permet pas de penser le vin, ni ce qui fait la saveur du monde. Trop d'Idées, trop de Concepts, pas assez de chair ; trop de Raison pure, pas assez de raison corporelle, de raison impure ; trop d'intellect, pas assez de sens ; trop d'apollinien, pas assez de dionysiaque. Le jus de la vigne et les pampres du dieu de la danse conduisent à un autre monde que le commentaire d'un texte du penseur de l'Intelligible. Le vieux Démocrite, qui, dit la légende, survécut en respirant les atomes détachés de petits pains, sait que nous sommes exclusivement matière et que cette petite matière communique avec le restant de la grande matière du monde. Nous sommes vin, le vin est nous : de semblables particules parcourrent le corps de celui qui déguste et la coupe du liquide dégusté. Nous sommes nous aussi synthèse de temps géologiques et de

## LES FORMES LIQUIDES DU TEMPS

temps climatiques, de temps de la terre et de temps virgiliens. En nous bruit encore le son des origines de la terre.

Le présent de la dégustation donne raison, en philosophie, à la tradition abdéritaine, atomiste, épicerienne, matérialiste, sensualiste, empirique, utilitariste, pragmatique, athée, positiviste, autrement dit, à celle dont j'ai proposé la geste, la vie, les heures et les malheurs dans ma *Contre-Histoire de la philosophie*. Cette pensée qui tient en plus haute estime le monde, le réel, le concret, les sens que les idées, les concepts, les formes, les figures et l'abstraction permet d'aborder la matérialité de ce qui est. Le vin est la preuve de l'existence du corps.

Regarder le vin, c'est déjà presque le goûter. La dénaturation des hommes a atrophié les sens de la dégustation et de l'olfaction au profit de la vue : ce que nous avons perdu comme capacité à sentir l'odeur de la terre, à renifler l'air du petit matin, à humer la trace d'un autre animal que nous, à flairer le passage d'un mâle ou d'une femelle, à respirer l'humus d'une forêt, à apprécier le parfum d'un œillet, nous l'avons gagné en capacité à distinguer les détails, à regarder loin, à voir de près, à embrasser un paysage en dissociant ses parties. Notre œil met le monde à distance, il l'aseptise, il évite le contact direct avec la matière des choses.

Ainsi, lorsque le vin paraît, ce qu'il semble être, il le devient avant même qu'on ait vérifié qu'il l'était bel et bien. Le rouge vu d'un vin nous fait retrouver en bouche ce que l'on sait du vin rouge, mais sans avoir pris soin de le découvrir : on s'est contenté de vérifier ce qu'on croyait déjà savoir parce que la couleur nous l'avait dit. Qui sait qu'un vin servi dans un verre noir ne peut être reconnu comme blanc ou noir en bouche si l'on n'a pas vu sa robe en amont ? De même avec les vins pétillants dont la bulle n'existe pas si elle n'a pas été vue auparavant. Ce que croit savoir notre bouche, c'est ce que notre vue lui aura dit. Sans l'aide de la vue, la bouche est aveugle, l'olfaction aussi. On voit, donc on sent, puis on goûte, et l'on retrouve ce que l'œil avait d'abord dit. Le nez obéit aux yeux.

La fin du présent du vin, c'est le présent de la disparition. On regarde, on sent, on met en bouche, les arômes arrivent et

## LE TEMPS

l'on connaît leur multiplicité : citron, melon, coing, pomme, poire, pêche, fraise, framboise, groseille, cassis, cerise, mûre, myrtille, prune, fruits exotiques, figue, datte, agrumes, zestes confits, amande, noisette, pruneau, acacia, aubépine, miel, cire, chêne, fumé, café torréfié, pain grillé, cannelle, vanille, réglisse, poivre, poivron, muscade, foin, buis, humus, champignon, truffe, feuilles mortes, pierre à fusil, silex, gibier, ventre de lièvre, cuir, fourrure... Liste non exhaustive !

Le monde entier se trouve concentré dans ses atomes les plus subtils : le minéral, le végétal, l'animal, les fleurs, les épices, les fruits, le bois, tout tourne en vortex d'atomes dans le vin. L'évolution dans la nature se retrouve dans le liquide qui se métamorphose dans la bouteille selon le rythme imposé par le temps cosmique : la verdeur d'un citronnier, le duveteux d'un bourgeon de chèvrefeuille, la volupté de la fleur d'acacia, la puissance du fruit, la prune, la pêche, l'abricot, le sucre de sa maturité, son devenir cuit, confittré, compoté, la longueur en bouche du fruit sec. Ce qui se joue en réduction dans un verre, c'est ce qui s'est joué un jour en grand dans l'univers : une alchimie de tous les atomes comme s'assemblent les lettres un jour pour former un poème de Rimbaud – ou des vers de mirliton.

Vers de mirliton le vin qui n'a pas tenu. Le vin que le temps a tué. Le vin mourant ou mort. On assiste alors au *présent du passé effacé* : il y eut, mais il n'y a plus. La disparition ne laisse pas le beau souvenir de la longueur en bouche, de la caudalie extravagante et de la bouche pleine d'un souvenir récent puis d'une mémoire qui se constitue, elle n'est précédée par aucun feu d'artifice. Une disparition honteuse, sans éclats, un effacement de l'être et une plongée dans le néant, sans témoin. Une grande bouteille sur l'étiquette s'avère une eau boueuse, bourbeuse, vaseuse. Ce qui fut n'a pas été longtemps ; le souvenir n'a pas pu durer. Présent mort d'un passé disparu. Il en est des vins comme de certains êtres.

Des conditions de possibilité à l'être, le *passé* ; de l'être-là à la disparition, le *présent* ; de la métamorphose à la mort : le *futur*. Le futur d'un vin, c'est son àvenir. Autrement dit son

## LES FORMES LIQUIDES DU TEMPS

vieillissement, son évolution, sa transformation, ses métamorphoses, sa maturité ou son effondrement, sa puissance décuplée ou sa mort prématuée, en d'autres termes : son énigme. Certes, les gens du vin extrapolent. J'ai souvenir de la dégustation d'une Romanée-Conti de l'année en présence de Jean-Paul Kauffmann lors d'une soirée de *L'Amateur de bordeaux*. Alors que nombre d'invités commentaient, supputaient, supposaient quel genre de femme deviendrait cet enfant dans les langes, Jean-Paul Kauffmann, l'esprit visiblement ailleurs que sous les dorures de ce restaurant parisien prestigieux, se fit à lui-même la remarque que cet exercice était ridicule. Il dodelina de la tête, mit son nez dans le verre et se tut.

Les diseuses de bonnes aventures œnologiques ne craignent jamais d'être mises en présence de leurs propos un quart de siècle plus tard ! Toutes les approximations s'avèrent alors possibles – nommons cela le syndrome d'Attali. La futurologie est une discipline sans risque. Le temps venu de vérifier les prédictions, le futurologue repose depuis bien longtemps dans la tombe. Le ridicule ne tue pas les morts, sinon les cimetières regorgeraient de cadavres deux fois trépassés. Une fois à cause du temps passé ; une autre à cause du temps futur devenu passé.

En revanche, le futur du corps du vin ne se confond pas avec celui de son esprit, de son âme, disons : de son aura. Quand, dit-on, André Malraux commande chaque midi un Pétrus chez Lasserre, sa cantine, il fait de « Pétrus » et de « Lasserre » deux mythes, car les mythes transforment en mythes tout ce qu'ils touchent. L'inducteur l'est aussi en matière de jugement de goût. Lorsque Marcel Duchamp affirme que le regardeur fait le tableau, il dit aussi en substance que le goûteur de vin fait le breuvage. Jadis, l'auteur de *La Tentation de l'Occident* pouvait faire la loi ; aujourd'hui, elle se trouve édictée par un avocat américain ayant assuré son nez et son palais pour un million de dollars.

Reste le futur du vin au-delà de la vie d'un homme. À cette aune, le vin a de moins en moins de chances de durer. Comme s'il était fait pour être bu par ceux qui l'ont fait. Au-delà d'une certaine limite, relative aux vins (les excellents flacons du Jura

## LE TEMPS

vieillissent plus longtemps que leurs équivalents de la Loire, les grands bordeaux mieux que les petits, les vins tanniques que ceux qui ne le sont pas, etc.), à ses conditions de conservation, le liquide tient de moins en moins la mémoire. Il perd ses moyens, part en morceaux, s'effrite, tombe en lambeaux, il se rouille, se fatigue, s'épuise, il n'est plus à la hauteur de ce qu'il fut, il décline, sombre, coule. L'ancien tissu à forte trame devient dentelle, puis poussière de dentelles. À la façon des humains, il quitte l'être pour entrer dans le néant. Certains ne sont plus qu'une infâme décoction – ce qui reste de tout être dont le néant s'est emparé. Le vin est une métaphore de la vie – sinon l'inverse.

Une leçon d'ontologie concrète, un cours de métaphysique appliquée – ai-je écrit. On voit bien la leçon, l'ontologie et la métaphysique peut-être aussi, mais la concréitude manque. Cette digression théorique précise quelques éclairs de ma pensée quand je me trouve face à ces bouteilles. Des intuitions, des émotions, des sensations vécues alors, emmagasinées sur le moment, et nullement développées jusqu'à cet instant où j'écris. Je faisais collection de brèves perceptions en prenant soin de ne m'attarder sur aucune. Je sentais les effets du temps, leurs collages, leurs jeux, j'expérimentais physiquement, en regardant, en portant le nez dans le verre, en goûtant, en faisant entrer l'air dans ma bouche, en recrachant aussi. Mais je voulais être tout à l'expérience, laissant ma mémoire travailler comme je sais qu'elle travaille, en stockant massivement les émotions.

Le champagne est dégorgé sur place. Jusqu'alors, la bouteille a été conservée à l'abri de la lumière, dans les entrailles de la cave, la tête en bas, sur pointe, donc, pour que les levures descendent dans le col et que l'expulsion des gaz permette de faire sauter ce bouchon naturel afin d'accéder au liquide. Dans le commerce, il est interdit de vendre un champagne n'ayant pas été travaillé : autrement dit avec sucre et liqueur ajoutés pour produire le vin ad hoc – extra-sec, sec, demi-sec ou doux. Ces lies sont des levures qui font la vie et la mort du vin. Lorsque la bouteille de 2006 est ouverte, alors qu'aucun verre

## LES FORMES LIQUIDES DU TEMPS

n'a encore été rempli, la pièce se remplit du parfum de ce vin puissant. Une quintessence. Tout à l'expérience, je ne cherche pas les mots, mais juste la présence la plus proche avec le liquide. Me faire vin et, pour ce faire, éviter de me trouver à côté de lui, en face de lui, dans l'obligation de le voir, le regarder, le juger, le jauger. Je veux imbiber mes atomes de ces atomes-là, nourrir mon corps de l'âme de ce champagne.

Pendant mon silence, le vin se trouve ainsi raconté : couleur pâle, reflets verts. Au premier nez, on trouve des fruits juste mûrs – pêche, mangue, banane, avec des notes de maturité, poivre blanc, silex, pâte d'amandes. Ensuite se manifestent des notes florales – chèvrefeuille, bergamote, anis. En bouche, l'attaque est croquante avec des saveurs de brugnon et de groseille. Déploiement de richesse : juteuse, onctueuse. Affirmation et prolongation de l'ampleur sur une amertume apéritive de pomelo. Par-devers moi, je trouve que ce vin d'exception cèle encore ses plus grands secrets. Il manifeste une extrême richesse, mais rien n'est fondu dans l'athanor. Le feu d'artifice est vif en bouche, chien fou, cheval emballé, une peinture expressionniste très colorée, vive, un quintette de cuivres très rutilant, acide.

Remontée dans le temps : « 2002 », année palindrome. La plus grande année du XXI<sup>e</sup> siècle. Toujours en silence, j'entre dans le vin comme on pénètre dans une grotte préhistorique. Je goûte. Conclusions : mûr, frais, puissant et délicat, riche et léger, harmonieux et ciselé, maturité toastée douce et sèche, notes chaleureuses de moisson et de frangipane, d'amande grillée et de malt, de moka et de tabac blond. Puis : fruit mûr et juteux – poire, agrumes confits et fruits à noyau (mirabelle, nectarine, pêche blanche). Construction précise et matière veloutée. Attaque ronde et crémeuse. Le fruité se fait plus frais : mandarine et pamplemousse rose. En finale : notes de rhubarbe, de groseille, de quinine et d'agrumes acidulés. En bouche, j'avais cette fraîcheur généreuse, cette amplitude charnue, l'impression que tout ne se livrait pas, que le mystère restait entier et que tournaient dans mon palais des parfums frais, acides, puissants, généreux.

## LE TEMPS

Le froid dehors, la blancheur par les fenêtres, mon âme pas tout à fait présente, je suis là, mais toujours un peu à côté de moi. Suis-je prêt à entrer dans ces deux années qui furent aussi, et déjà, celles des progrès de la maladie de ma compagne ? Si je reste à la porte, c'est peut-être parce que je ne souhaite pas remonter à ce temps, ni revenir à ces années de mémoire blessée. On goûte le vin avec son âme, la partie la plus atomiquement fine de son corps, et le reste de la chair rechigne aux mémoires douloureuses. Ces très grands vins constituent de magnifiques expériences sensuelles, œnologiques ; ils me paraissent certainement un véhicule trop dangereux à emprunter. Pour « 2006 » et « 2002 », je pense moins à la création des Universités populaires qu'à d'autres souvenirs, hélas !, car, pour moi, ce vin garde aussi et surtout la trace de printemps qui n'eurent pas lieu et d'hiver sur toute l'année.

« 1983 », la cuvée du 250<sup>e</sup> anniversaire. Ma première année d'enseignement dans le lycée où j'ai passé vingt années de ma vie avec des élèves que j'aimais pour un travail qui me plaisait. Benoît Gouez commente ce vin : assemblage atypique : pas de meunier, pinot noir et chardonnay uniquement. Seulement produit en magnum, il n'a pas été mis dans le commerce. Élevage en grands foudres de chêne de 5 000 litres. Il a reposé un temps pour obtenir une patine. Avec le temps, une épure sort malgré des cycles problématiques et une période difficile dont le vin s'est bien tiré. « Le vin peut décliner, affirme Benoît Gouez, puis repartir : il a des cycles de respiration... » L'évolution n'est pas linéaire, pas régulière.

La dégustation révèle un vin aérien, en dentelles, sophistiqué. Le jaune de la robe est doré intense et brillant ; le bouquet ouvert, expressif et chaleureux. Notes de viennoiserie chaude et de caramel au beurre salé, saveurs de châtaignes grillées, de figue sèche et de datte, nuance de rancio noble. Léger et souple. Finale minérale. J'accède, enfin, à ce festival aromatique. Épernay reste blanche sous le gel malgré l'avancée de la matinée. J'entre dans la galerie des vins. Je me sens conquis par le ciré, l'encaustique, le miel, le léger sucré. Remontant dans le temps, pénétrant dans une époque où le cancer n'avait pas élu domicile

## LES FORMES LIQUIDES DU TEMPS

à la maison, je retrouve une puissance d'exister concentrée dans ce vin. J'avais la vie devant moi, je n'imaginais pas ce qu'elle allait être.

« 1959 ». Mon année de naissance. Nous remontons vers mon père. J'appréciai cette délicate attention des deux chefs de cave. « 1959 », donc. Que serait un vin qui me ressemble – pour paraphraser Malaparte ? Par rapport au standard champenois, ce vin ne devrait pas exister ! L'année fut extrêmement chaude, les raisins très mûrs, la vendange s'est effectuée à plus de 12° – ce qui est énorme. Ce vin se révèle sans acidité : le ratio entre les sucres et l'acidité fut le plus élevé de toute l'histoire du champagne. Il se montre franchement puissant et concentré, très alcoolé.

Je laisse parler mes hôtes : ce « 1959 » manifeste une véritable puissance à l'ouverture, une grande complexité pour son âge – « pas une ride », me dit-on. « Aucun élément oxydatif... À aucun moment on ne le sent vieux. » Au nez, on retrouve des senteurs de sous-bois, de truffe, un registre de terre avec effluves de racines. « Les bulles sont rares, le champagne est devenu un vin de gastronomie capable d'électriser un lièvre à la royale... C'est un vin de bécasse. » En bouche, il manifeste une « mémoire énorme » et dispose d'une très grande longueur. Cinquante-cinq ans plus tard, il évolue « aux frontières de la puissance ». Un vin qui ne ressemble à rien de connu, donc, « un vin plus physique qu'émotionnel, un champagne de force sans brutalité ».

Dire ce vin serait prendre le risque d'un autoportrait que je ne voudrais ni flatteur ni sévère, mais que je ne saurais faire juste. Une dégustation du 5 octobre 1995 effectuée par Dominique Foulon, chef de cave, donne ces commentaires : « Bouquet puissant. Toffee, fruits secs, biscuit, réglisse et truffe. Vineux, charpenté, opulent sans être mou. Long et profond. » Puis une autre, en février 2008, avec Benoît Gouez, chef de cave, présent à nos côtés : « Impressionne par sa maturité et son opulence. Le nez est puissant et capiteux, à la fois sombre et éclatant. Le fruit (figue, prune), mûr et concentré, s'est paré des nuances chaudes et épicees du cacao, de la muscade et de

## LE TEMPS

la réglisse, enrichies de troublantes notes de truffe. La bouche riche, ample et chaleureuse, s'ouvre sur une finale où la sucrosité de l'alcool rivalise avec les notes sèches et torréfiées du café grillé. »

Cette biographie aux champagnes faisait remonter en moi des souvenirs auxquels, cette fois-ci, je consentais. Il me revenait une photo en noir et blanc de moi, *grichant* comme on dit en Normandie, autrement dit plissant des yeux face au soleil, dans les jambes de mon père. Petites chaussures, chaussettes blanches correctement roulées pour un revers, la main gauche de mon père (elle n'avait que quatre doigts, l'auriculaire ayant été écrasé lors d'un accident avec un cheval emballé) me touche l'épaule presque en l'effleurant, il sourit de son beau sourire bon et doux. Mon père porte une veste dont je me souviens, elle était légèrement verte avec des chevrons discrets – j'ai un jour acheté la même. Puis un gilet et une chemise blanche avec une cravate impeccablement nouée. Pantalon sombre, chaussures luisantes, cirées par ses soins. Ma tête repose contre ses jambes. Il me protège. Son sourire pur contraste avec mon regard inquiet dirigé vers le photographe dont j'ignore l'identité. Sur cette photo, derrière nous deux, ma mère tourne la tête, elle embrasse et étreint mon frère qui vient de naître. La poussette est derrière. Deux mondes coexistent sur cette même photo – je pars à la recherche de l'un d'entre eux.

À cette photo s'ajoute un souvenir : dans la petite maison de dix-sept mètres carrés que nous habitions, mes parents, mon frère et moi, il y avait une cuisine et une chambre au-dessus. Un matin, mon père a pris des congés pour « faire du bois », autrement dit tailler des arbres et les débiter pour obtenir les rondins de chauffage du poêle à bois – mon père ne prenait de congés que pour travailler, le bois, mais aussi les betteraves, et ma mère, mon frère et moi y contribuions pour ajouter un peu d'argent au foyer. J'ai sauté de mon lit, descendu l'escalier, puis ouvert la porte de la cuisine. J'ai gardé le souvenir intact du jaune de la lumière de l'ampoule falote. Je voulais l'accompagner au champ où il travaillait. Ce moment reste un souvenir d'amour heureux. Je devais avoir six ou sept ans.

## LES FORMES LIQUIDES DU TEMPS

Retour au vin, donc. Toutes ses qualités me stupéfient : la terre et la puissance, le parfum de truffe et de sous-bois, la présence des racines et la vigueur malgré l'âge, la mémoire énorme et la nature plus physique qu'émotionnelle, la force sans la brutalité – c'était mon père... « 1921 » s'annonçait dans ce « 1959 » qui pouvait peut-être me dire un peu, mais, surtout, qui affirmait franchement que j'étais bien le fils de ce père-là. Richard Geoffroy se départit de sa réserve et dit : « Millésime totalement excessif. » Il n'ajouta rien. Mon père aurait peut-être aimé. J'ai aimé.

Vint alors « 1921 ». Une première bouteille. Le vin est mort, « vaseux », est-il dit. Deuxième bouteille. Le bouchon lâche. Elle est ouverte à l'aide d'un Bossin, une machine à retirer les bouchons inventée en 1850, un instrument à chevalet assez surréaliste. Alors que les autres flacons connaissaient des ouvertures sonores et tonitruantes, celle-ci fait un très léger bruit. Chaque bouteille est un individu. Avec le temps qui passe, à partir d'un certain âge, le déchet devient important. Quelques élus, seulement, traversent les années et y survivent.

Cette deuxième bouteille donne un vin *trouble* – je me souviens alors des derniers mots de mon père sur le ciel couvert qui nous empêcherait ce soir-là de voir l'étoile polaire avant qu'il ne meure, debout, dans mes bras. Or, ce 13 décembre, à Épernay, le champagne « 1921 » était couvert, le ciel sur la ville aussi. Je ne crois pas aux signes ; cela n'empêche pas les signes.

Cette bouteille était sans bulles, comme un vin blanc. Il s'agit du millésime mythique de Moët & Chandon. Elle a plus de quatre-vingt-dix ans. Malgré son âge, ce champagne libère d'étranges parfums de brioche, d'étonnantes fragrances de fruits cristallisés, de surprenants arômes de panetone, de curieuses senteurs d'angélique. De nougat et de moka, aussi... Il me semble que ce champagne fonctionne comme une efficace et authentique machine à remonter le temps : je me vois dans une maison meublée chicement, sombre, avec des meubles simples et fonctionnels, sans âge, dans une pièce où ma grand-mère aveugle aurait préparé un quatre-heures pour mon père enfant. Je

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](https://www.numilog.com)

N° d'édition : L.01ELJN000513.N001  
Dépôt légal : mars 2015